NOUVELLE-ORLÉANS, 1ER JANVIER 1911.

Livraison 7ème. *13ème Série.* *Tome I.*

COMPTES-RENDUS

DE

L'Athénée Louisianais

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

Paraissant Tous les Trois Mois.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement, s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.00 par an, payable d'avance.

Le Numéro, 25 Cents,

A l'Imprimerie Philippe, 310-314, Passage de la Bourse.

NOUVELLE-ORLEANS:

Imprimerie Philippe, 310-314, Passage de la Bourse.

1911



NOUVELLE-ORLÉANS, LE 1er JANVIER 1911.

COMPTES-RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance de Rentrée Littéraire et Artistique, 28 Octobre 1910.

Présidence de M. Alcée Fortier.

Membres présents : MM. Bussière Rouen, secrétaire perpétuel ;

Edgar Grima, sous-secrétaire ;

Albert Breton, George Grima, Dr. Walter Tusson ; M. Choppin, représentant de l'Abeille,

et un grand nombre d'invités assistent aussi à la réunion.

A huit heures un quart, le Président, en ouvrant la séance, souhaite la bienvenue aux invités et à ses collègues; il est heureux de constater que le nombre des amis de notre société ne diminue pas et que la saison s'ouvre dans les meilleures conditions possibles. Malgré certains pessimistes, M. Fortier prétend que la langue française est loin de s'éteindre en Louisiane; et, à en juger par les applaudissements qui suivent ces paroles, il n'est pas le seul de son opinion.

Le secrétaire donne lecture de la correspondance; en sus des échanges que l'Athénée reçoit régulièrement, il accuse réception:

1. D'un travail sur Jeanne d'Arc par Mlle Ermance Robert, une des lauréates de l'Athénée;

2. Une carte postale de Mme W. J. Sheldon, autre lauréate de l'Athénée;

3. Une brochure de M. Henry Vignaud, secrétaire de l'Ambassade des Etats-Unis à Paris, et président de la Société des Américanistes; cette brochure traite de l'ancienne et de la nouvelle campagne pour la canonisation de Christophe Colomb;

4. Du Bulletin Officiel de la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis et au Canada, dans lequel se trouvent le portrait et la biographie de M. Gustave Michaut, qui sera, au commencement de l'année prochaine, le conférencier officiel de l'Alliance Française. M. Gustave Michaut est un savant

dont les œuvres ont été, plusieurs fois, couronnées par l'Académie Française, et il est, de plus, maître de conférences de littérature française à l'Université de Paris.

M. Fortier lit une ''Idylle en Prose'' de la plume de M. le Juge Félix Voorhies, de St-Martinville, en Louisiane, que l'auteur a dédiée à notre président. La lecture de cette poétique inspiration est écoutée avec le plus grand intérêt, et des remerciements sont votés au Juge Félix Voorhies qui a toujours si gracieusement contribué à nos ''Comptes-Rendus.''

La parole est donnée à Mme Aimée Beugnot, Officier d'Académie et amie de l'Athénée, qui fait une charmante, spirituelle et savante conférence sur ''La Comédie Française.'' L'esprit étincelant de l'aimable conférencière jaillit à chaque instant pendant cette causerie instructive, et sert de cadre aux réflexions sérieuses et aux appréciations profondes que nous présente Mme Beugnot, qui nous conduit depuis Molière jusqu'à nos jours en développant avec goût le sujet qu'elle a choisi et en citant quelques détails amusants sur la scène française à ses débuts.

Le moment délicieux qu'a fait passer Mme Beugnot à son auditoire se termine au milieu d'applaudissements prolongés. Des remerciements sont votés à Mme Beugnot.

Le président invite M. Albert Breton à prendre la parole. Notre aimable collègue, pris à l'improviste, répond pourtant fort gracieusement à cette invitation, et pendant un quart d'heure parle d'une

façon fort remarquable du théâtre ultra-moderne; il s'occupe tout particulièrement de "La Vierge Folle" de M. Henri Bataille, dont il fait les plus grands éloges et qu'il n'hésite pas à désigner comme une création de génie, comme un chef-d'œuvre à tous les points de vue. Il prétend que le théâtre français moderne châtie sévèrement, sous toutes leurs formes, le vice et les faiblesses humaines. M. Breton est de retour d'un récent voyage en Europe; il a eu, à Paris, le plaisir d'entendre interpréter par de grands artistes "La Vierge Folle" et les autres pièces dont il a parlé. Et ce n'est, dit-il, qu'en voyant ces pièces à la scène qu'on peut se faire une juste idée de leur valeur littéraire. M. Breton reçoit aussi sa large part d'applaudissements.

La littérature cède la place à l'art; Mlle Julia Wogan, de sa voix caressante, et avec un goût exquis, nous chante plusieurs romances, accompagnée par Mme Beugnot. Elle commence par "Le Poème de Mai" de Dubois, puis elle nous donne "L'Aubade à la Fiancée," "Le Crépuscule," et termine par l'air du "Jongleur de Notre-Dame." La partie artistique du programme de cette soirée est digne de la partie littéraire, et Mlle Wogan mérite certainement les nombreuses félicitations qu'elle reçoit de toute part et les remerciements qui lui sont votés à l'unanimité des voix.

Le président annonce qu'à la prochaine séance nous aurons le plaisir d'entendre Mme L. Augustin

Fortier, qui nous fera une conférence sur "Les Artistes Français.

A neuf heures et demie, l'ajournement est prononcé.

Séance du 25 Novembre 1910.

Présidence de M. Alcée Fortier.

Présents: MM. Charles T. Soniat, 2d vice-président;

Bussière Rouen, secrétaire perpétuel;

Edgar Grima, sous-secrétaire, et George Grima.

M. Véran Dejoux, Consul Genéral de France, et nombre d'invités assistent à la réunion.

A huit heures du soir, le président ouvre la séance et souhaite la bienvenue à M. Dejoux et lui exprime le plaisir que l'Athénée éprouve à le revoir.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Le président donne lecture d'un article de M. le Professeur C. G. Rivot, de Washington, dans lequel l'auteur attaque l'Esperanto, qu'on a affublé, dit-il, du nom pompeux de langue internationale. Le Professeur Rivot, dans son travail, qu'il a intitulé "Commentaires," prétend que la langue française ou la langue anglaise pourrait devenir internationale, mais il ridiculise l'idée que l'Esperanto pourrait occuper cette place, et il présente sa thèse avec beaucoup de force et d'esprit.

La parole est ensuite donnée à Mme Louise Augustin Fortier, qui, pendant une heure, entretient

l'auditoire sur "Les Grands Artistes Français." Ce sujet sied admirablement au talent analytique de Mme Fortier, dont les commentaires justes sur les différentes personnalités qui ont illustré la scène française font preuve de son érudition profonde. Ses appréciations de Baron, de Rachel, de Talma, de Coquelin, de Bernhardt, et d'autres artistes français, sont des plus instructives, des plus amusantes. Mme L. Augustin Fortier fait voir comment Talma finit par sortir victorieux de sa lutte pour l'amélioration des costumes, des décors et de la mise-en-scène, et elle entre dans nombre de détails intéressants pour compléter parfaitement le joli travail dont l'Athénée et ses invités bénéficient ce soir.

Sur proposition de M. Charles T. Soniat, des remerciements sont, à l'unanimité des voix, votés à Mme Fortier, qui est saluée par les applaudissements répétés de l'auditoire.

Le président dit que c'est avec peine qu'il annonce la mort récente de deux amis distingués de la France aux Etats-Unis. En effet, dit-il, la langue française a perdu un ami sincère dans la mort de M. le Professeur Marshall Elliott, de l'Université Johns-Hopkins. Cet homme érudit a fait peut-être plus que qui que ce soit aux Etats-Unis pour l'enseignement du français, pour la haute culture française; il avait été le fondateur et le président de l'Association des Professeurs de Langues Modernes, et était au premier rang des savants contemporains.

L'autre mort que nous avons à déplorer, ajoute M. Fortier, est celle de M. Pierre Chouteau, descendant direct du fondateur de Saint-Louis, et qui se vantait de n'avoir que du sang français dans les veines. M. Chouteau était un homme très distingué et très instruit, et sa mort est une perte réelle et affectera tous ceux qui, comme lui, avaient un culte pour la langue et les traditions françaises.

L'Athénée choisit le sujet de la conférence que fera, sous les auspices de notre société, M. Gustave Michaut, conférencier officiel de la Fédération de l'Alliance Française, et s'arrête à Alphonse Daudet, dont les œuvres ont toujous été fort admirées des Néo-Orléanais. Cette conférence sera donnée au commencement de l'année prochaine.

A dix heures moins un quart, l'ajournement est prononcé.

Séance du 16 Décembre 1910.

Présidence de M. Alcée Fortier.

Présents: MM. Charles T. Soniat, 2d vice-président;

Bussière Rouen, secrétaire perpétuel;

Edgar Grima, sous-secrétaire, et George Grima.

M. Choppin, représentant de l'Abeille, et plusieurs invités assistent à la réunion.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Le secrétaire donne lecture de la correspondance.

Le président dit qu'il a le pénible devoir d'annoncer la mort de M. Destours Larue, frère de deux de nos membres, et neveu de notre premier vice-président, et aussi la mort de M. le Juge René T. Beauregard, fils du deuxième président de notre société, et lui-même un de ses membres.

Mlle Ermance Robert, une des lauréates de l'Athénée, a écrit un article sur Jeanne d'Arc, qu'elle prie le secrétaire de lire. M. Rouen se rend au vœu de Mlle Robert et lit le beau travail offert par notre lauréate dont la plume forte et poétique a su si bien dépeindre le côté mystique de la vie de la Pucelle d'Orléans; de cette vie austère et sublime qui a donné à l'histoire de France une de ses pages les plus héroïques. L'auteur de ce manuscrit a tracé les faits avec une précision juste et exempte de toute exagération inutile; car ces faits, décrits avec une simplicité de bon goût, ressortent avec plus d'éclat et dans toute leur sublime grandeur du cadre que leur a donné Mlle Robert. Les conclusions admirables auxquelles arrive notre lauréate font preuve de l'amour avec lequel elle a traité le beau sujet dont elle a entretenu l'Athénée ce soir.

M. Fortier présente à Mlle Robert les remerciements que ses collègues ont adopté par un vote unanime, et il parle aussi des œuvres récentes sur la vierge de Domrémy par Anatole France, M. Lang, et M. Hanotaux.

MM. Fortier et Edgar Grima lisent ensuite des vers de la femme et du fils d'Edmond Rostand et de

Rostand lui-même, et font quelques commentaires sur le style de chacun de ces poètes. M. Maurice Rostand, qui a à peine dix-huit ans, semble avoir hérité des grandes qualités poétiques de son père et de sa mère, et tout fait promettre qu'il occupera dans le monde des lettres une place prépondérante.

La soirée se termine par la lecture que donne M. Rouen de plusieur extraits du travail de M. Henry Vignaud sur la campagne entreprise par certaines personnes pour faire canoniser Christophe Colomb, tâche que l'auteur juge impossible.

Avant de clore la séance, M. Fortier exprime la grande satisfaction que doivent éprouver tous les Louisianais en pensant que le juge président de la Cour Suprême des Etats-Unis est un Louisianais. M. le Président Taft a, en effet, honoré la Louisiane en choisissant comme "Chief Justice" un de ses fils les plus distingués, M. le Juge White.

A neuf heures et demie, l'ajournement est prononcé.

IDYLLE EN PROSE.

A LIGÉA.

Dédiée à Alcée Fortier.

C'est une idylle d'un poète dont le nom m'échappe, et que j'ai trouvée si gracieuse, que je n'ai pu résister au désir de vous en parler.

Dans cette idylle, le poète se plaint de la cruauté de son Eucharys dont l'indifférence le désespère. Il lui raconte comment l'amour se vengea d'Amaryllis, d'Amaryllis belle comme la nuit quand elle se drape dans son manteau diamanté d'étoiles, et qui désespérait de ses rigueurs Lycidas, le plus beau berger du canton.

Le petit drame que raconte le poète se passe dans une verte campagne que borde une forêt majestueuse.

Les poètes, Ligéa, n'aiment guère le tumulte des villes, et je ne les en blâme pas. Où trouver l'inspiration dans la boue des rues; dans les ordures des égouts; dans les haillons de la misère, ou dans la sécheresse de cœur des favorisés de la fortune? Ah! l'air est si pur dans la campagne, et la vie qu'on y mène est si calme et paisible.

Mais, que fais-je, Ligéa? Je moralise au lieu de vous parler de mon poète et de son Eucharys si cruelle pour lui.

Mon poète décrit en vers mélodieux le paysage qui sert de cadre à son petit drame. Peintre admirable, il donne un coloris charmant à tout ce qui l'entoure; au feuillage épais et sombre du chêne géant qui projette au loin son ombre, et jusqu'au moindre brin d'herbe qui plie et se balance sous le poids de l'insecte ailé qui s'y pose. Il semblerait, en lisant ses vers, qu'on entend bruire et se mouvoir ce qu'il décrit, et que l'on respire le parfum des fleurs dont il sème son paysage.

Tout parle et respire dans son idylle, jusqu'aux oiseaux et aux fleurs dont il fait des acteurs dans son drame.

C'est lui qui va parler maintenant, Ligéa, et je ne fais que reproduire ses paroles.

Et les fleurs disaient: "Amaryllis est plus belle que l'aurore à son réveil. Elle a plus d'éclat que la rose, plus de blancheur que le lys, et son haleine a la pureté du parfum de la violette; mais à quoi servent à Amaryllis la blancheur et l'éclat de son teint? Elle n'a pas de cœur, et se rit de l'amour."

Et les oiseaux disaient: "Amaryllis a la voix douce comme les sons de la lyre d'Apollon, et quand elle perle ses notes, tout dans la nature se tait pour l'écouter. Mais à quoi sert à Amaryllis la douceur de sa voix? Elle n'a pas de cœur, et se rit de l'amour."

Lors, le dieu d'amour leur apparut soudain. Il était armé de son arc, et son carquois rempli de flèches empoisonnées était suspendu à ses côtés.

Et l'écho répétait dans la forêt: "Prends garde, O Amaryllis!"

Et les jeunes filles dansant sous l'orme disaient: "Amaryllis a la légèreté de la biche. Elle est gracieuse comme Léda, et plus belle que Psyché; mais à quoi sert à Amaryllis d'être légère comme la biche, gracieuse comme Léda et belle comme Psyché? Elle n'a pas de cœur et se rit de l'amour. Elle désole

de ses rigueurs Lycidas, Lycidas plus beau que Pâris.''

Et tous répétaient en chœur : ''Prends garde, O Amaryllis ! le dieu d'amour se venge cruellement de celles qui le méprisent. Prends garde, O Amaryllis !''

''Amaryllis me méprise, dit-il, mais vous verrez comment se venge l'amour. Elle s'avance vers nous. Qu'elle éprouve à son tour tous les tourments qu'elle cause à Lycidas, et que ses larmes et son désespoir le vengent de ses mépris.''

Et Amaryllis, sans se douter du danger qu'elle courait, s'avançait, légère et gracieuse, effeuillant une rose, tandis qu'elle modulait à mi-voix les notes mélodieuses d'une chanson.

Soudain, O Eucharis, je sentis se mouvoir autour de moi tout un essaim d'esprits follets qui se saisirent d'Amaryllis, et qui, malgré ses cris et ses efforts, emprisonnèrent ses membres dans un réseau de fleurs, tandis que l'amour lui décochait une de ses flèches empoisonnées.

Et Amaryllis, blessée au cœur, chancela, tandis qu'une pâleur mortelle se répandit sur son beau visage, et que les larmes qui s'échappaient de ses yeux roulaient comme des perles fines sur ses joues sans couleurs.

Lors, je vis Amaryllis la dédaigneuse, dont les moqueries désespéraient Lycidas ; Amaryllis, blessée par l'amour, s'éprendre soudain de Dorcas, le chévrier laid et difforme, de Dorcas qui, rendu cruel

par l'amour, la fuyait et l'accablait de son mépris, tandis que Lycidas, guéri de son amour pour elle, tressait des couronnes pour la blonde Daphné, près de laquelle il ne pensait plus à Amaryllis.

Et les faunes et les hamadryades, cachés derrière les grands arbres de la forêt, riaient d'Amaryllis, et l'echo répétait, au loin, leurs ricanements cruels.

Et les oiseaux disaient: "Amaryllis, ton manque de cœur porte ses fruits plus amers que la citise. Nous n'entendons plus les sons si doux de ta voix. Ton rire étincelant ne réveille plus les échos, et d'amers sanglots soulèvent ta poitrine; pourquoi as-tu bravé le dieu d'amour?"

Et les fleurs disaient: "Amaryllis, où l'eclat de ton teint et ta blancheur de lys? Où ta beauté qui rivalisait avec celle de l'aurore à son réveil? Ton manque de cœur porte ses fruits amers. Un Dorcas te méprise à cette heure, et se rit de tes tourments: pourquoi as-tu bravé le dieu d'amour?"

Et l'écho moqueur répétait dans la forêt: "Pourquoi as-tu bravé le dieu d'amour?"

Et les jeune filles disaient: "Sœurs, comme Amaryllis, ne bravons pas le dieu d'amour, de peur d'être, à notre tour, méprisées par un Dorcas."

"Eucharys, ajoute mon poète, votre cœur est un marbre. Vous riez de mes tourments, et vos mépris me désolent; craignez que le dieu d'amour ne vous donne aussi un Dorcas qui me venge de votre cruauté."

Voilà, Ligéa, ce que dit mon poète à Amaryllis dans son poème. Je ne sais s'il dit vrai, mais que souvent nous voyons d'adorables jeunes filles désespérer un Lycidas de leurs moqueries, et s'éprendre d'un Dorcas, crétin de corps et de cœur, qui les méprise et leur fait verser d'amères larmes.

Serait-ce une vengeance de l'amour, Ligéa?

FINIS.

FÉLIX VOORHIES.

GOUACHES LOUISIANAISES.

(NUMÉRO 1)

MA TANTE LOUISE.

Durant la semaine qui précède la Toussaint, tante Louise allait et venait avec une agitation fébrile et une inquiétude sans cesse croissante. Son petit chapeau à brides, qui ne voyait le soleil qu'en de rares occasions, coiffait à toute heure sa chevelure blanche, et ses gants en filoselle, posés à tout hasard et traînant un peu partout, ainsi que son parasol, témoignaient d'une préoccupation inaccoutumée.

Car tante Louise ne perdait pas son temps, voulant rendre visite à toutes ses cousines, afin de s'entretenir sur le sujet annuel de la manière la plus efficace et moins dispendieuse d'orner les tombes pour le grand jour de la Toussaint; c'était à qui donnerait un meilleur avis.

Pendant cette semaine, toute affairée et ner-

veuse, tant Louise avait donc, bien que ménageant ses visites, commandé des couronnes en jais d'un beau noir d'ébène luisant, des couronnes en verroterie blanche qu'elle destinait à des parents, et de celles en fleurs artificielles, d'un très joli modèle, mais suranné, comme on en déposait autrefois sur la tombe des ancêtres. Des chrysanthèmes, elle n'en voulait pas; c'était trop moderne, disait-elle; mais le vieux jardinier lui avait promis des dahlias aux couleurs mordorées, aux fleurs tuyautées, qu'elle déposerait en gracieuses pyramides dans chacune de ses urnes. L'avant-veille même, elle avait eu le bonheur de retrouver son vieux nègre, qui, chaque année, crépissait à la chaux son petit mausolée, contrat d'ailleurs que tante Louise n'accordait jamais sans regimber sur le prix.

"Vous êtes si chérant, disait-elle; au temps de ma grand'mère, on n'aurait payé que la moitié." Aussi, avait-elle fait la loi au petit moricaud qui devait sabler l'allée et fourbir le devant de la tombe. C'était bien entendu que l'allée serait propre, le sable orné de petits dessins géométriques tracés au bâton, et les antiques urnes en marbre polies et luisantes, remplies d'eau pour les dahlias; quant à la grille, le vieux nègre devait la peindre d'un beau noir. Le marbrier avait relevé la plaque, et retouché quelques inscriptions un peu effacées par l'âge; tout marchait donc à merveille. Pour les visites, elles ne manqueraient pas, toutes les cousines ayant promis de venir dire une petite prière. Même Céleste, celle qui avait

épousé un riche Américain, sûrement viendrait avec ses garçons pour vénérer la demeure funèbre de ses arrière grand-parents. Ce fut donc avec le calme du devoir accompli que tante Louise s'endormit la veille de la Toussaint.

Elle s'éveilla plus tôt que de coutume, et fit sa toilette des grands jours; sa robe de soie bien brossée, son petit fichu, son châle drapant ses épaules fines et un peu voûtées, sa coiffure bien relevée, tout allait fort bien, et, satisfaite, elle se regarda au miroir. Elle vit une petite vieille de soixante-douze ans, alerte encore, d'une apparence distinguée malgré sa mise du vieux temps; ses cheveux blancs, abondants et lisses, encadraient un visage ovale et sympathique, où les rides du temps et les ombres des tristesses passées n'avaient pu ternir l'éclat des yeux encore brillants, ni flétrir un sourire toujours aimable et gracieux. Cependant tante Louise ne connaissait que trop le revers de la médaille; fille d'un riche planteur, enfant gâtée, elle avait joui d'un luxe sans bornes et presque fantasque, et son enfance n'avait jamais connu de refus. Mais la débâcle survint avec la guerre, la fortune engouffrée dans un désastre inouï, son fiancé et ses deux frères morts sur le champ de bataille, son père paralysé par le choc brutal, elle s'était trouvée livrée à ses propres ressources à l'âge où la jeune fille ne rêve encore que bonheur; et seule, sans appui, plongée du jour au lendemain du faîte des délices en l'abîme du désespoir, elle avait lutté vaillamment, aidant

de son mieux ceux qui combattaient pour la cause sainte, et travaillant ensuite avec courage et résignation pour gagner son pain quotidien. Ah, elle en connaissait de rudes, ma tante Louise.

Trottinant de son petit pas allègre vers la Cathédrale, elle pria avec ferveur pour ses chers morts; puis, la messe finie, elle se dirigea vers le Marché Français pour prendre les dahlias et le feuillage que le vieux jardinier réservait pour elle; elle choisit aussi des roses pour la tombe de celui dont le souvenir vibrait encore dans son cœur.

Le soleil était déjà haut lorsqu'elle arriva au cimetière Saint-Louis, et son cœur battait bien fort, quand, après avoir déposé son humble offrande sur le plateau de la sœur quêteuse à l'entrée, elle s'avança dans le dédale des allées coquillées. Les tombes resplendissaient du blanc laiteux d'un frais badigeonnage; il y en avait qui ressemblaient à de bonnes vieilles accroupies, jasant ensemble; d'autres se tenaient à l'écart, fières et rigides, et il y en avait qui s'affaissaient, les briques disjointes, les noms inconnus ou bien oubliés. Tante Louise les connaissait bien. Çà et là, elle rencontrait des groupes d'amis, faisait un signe amical, parfois s'arrêtait, et par des ruelles arriva ainsi au but. C'était dans un coin écarté des grandes allées! chaque tombe était petite mais proprette; il y avait là un air de famille, un cousinage entre toutes, tel qu'il existait pendant la vie de ceux qui y dormaient; elles faisaient ainsi une petite communauté à elles seules, et des noms ron

flants marquaient ces sépulcres, des noms héraldiques figurant dans le Gotha du dix-huitième siècle. Toutes ces tombes, vêtues d'un même capuchon blanc, ressemblaient à un petit groupe de religieuses, séparées de la vie mondaine, et vivant dans leurs souvenirs, dans l'oubli des choses terrestres.

Tante Louise regarda d'un air satisfait. Le vieux nègre avait bien fait son ouvrage, le jeune mulâtre avait aussi travaillé, et elle se promit de leur donner un petit verre de fine merise, en récompense, lorsqu'ils viendraient toucher l'argent. Elle dénoua les brides de son chapeau et se mit à l'œuvre. Pour sa propre satisfaction, elle nettoya encore le marbre et les urnes, plaça alors ses dahlias, attacha les couronnes, retraça les petits dessins dans le sable, et, la besogne finie, ouvrit d'un grand geste symbolique la porte de la grille, afin d'y permettre l'accès aux visiteurs. Elle avait bien chaud, car ce premier de novembre se ressentait d'une arrière-saison lourde et pluvieuse, et se laissa choir sur un petit banc tout proche. Machinalement elle relut les noms sur la pierre tombale; ils étaient tous là, et, par ce fait, elle se sentait si bien en famille. Le monde commençait à venir; elle remit son chapeau, car c'était l'heure des visites traditionnelles. Déjà flottait dans l'air le parfum des fleurs qu'on plaçait devant les caveaux, et, par bouffées, venait la suave odeur d'encens et de cierges qui brûlaient; on entendait le glapissement des marchands de gâteaux, et le bruit de la foule qui augmentait. Heureusement la re-

traite de tante Louise, se trouvant à l'écart, était à l'abri des curieux; parfois, cependant, quelques couples, ou des flâneurs, s'avançaient en lisant à haute voix les vieux noms, tout surpris de cet étalage de noblesse; mais, inconsciemment, tante Louise, raide dans sa robe noire et avec un air de prêtresse hiératique, leur en imposait, et ils se détournaient bien vite. Enfin, commencèrent les visites des parents. Un à un, ils venaient; ceux-ci très chargés de gerbes de chrysanthèmes; ceux-là, très pauvres, avec des fleurs modestes; et tante Louise officiait, les recevait, récitait un bout de prière avec eux, et leur redisait avec emphase les hauts faits des anciens parents. Car c'était bien son grand jour; elle se rattachait à tout ce qui rappelait cette époque disparue, et s'y cramponnait de toutes les forces de sa petite volonté. Elle revivait ainsi le passé, le passé de cette vie de grand seigneur, vie féodale, où le planteur en son domaine reflétait la vie des riches vassaux du moyen âge. Chaque parent, en se retirant, serrait respectueusement la main de tante Louise. C'étaient des condoléances, des sympathies exprimées tout bas en chuchotant; on aurait dit que les morts venaient de rendre l'âme. Enfin, arriva la cousine du haut de la ville! Elle amenait ses boys, et tante Louise dut faire l'aimable en anglais (chose qu'elle détestait), et leur expliquer un peu cette histoire ancienne qu'elle savait si bien.

Il y avait maintenant beaucoup de bouquets devant la tombe; les urnes en étaient pleines; ils

étaient même amoncelés sur le sable, et on en avait attaché sur les pointes de la grille. Le soleil baissait, les visiteurs se faisaient plus rares dans ce petit coin; quelques vieilles amies de tante Louise, elles aussi gardiennes fidèles de leurs tombeaux, vinrent lui serrer la main, et tante Louise rendait la politesse. Enfin, exténuée, elle resta seule; droite encore, s'appuyant sur la pierre tombale, afin de se trouver plus près de ses chers morts. Sa robe de soie noire semblait une tache d'encre sur le blanc mat de la pierre; puis, dans un excès de fatigue, elle s'assit sur le banc.

Le ciel était resté couvert une grande partie de la journée, mais maintenant le soleil, en son déclin, dardait sur les tombes, caressant d'une fine poussière d'or leur blancheur d'albâtre, et magnifiant dans un apothéose l'humble coin où tante Louise sommeillait. Elle se sentait tellement chez elle avec les siens; son père, grand seigneur de l'ancien régime; sa mère, si bonne et si douce; ses deux frères élevés à Paris, et qui moururent le même jour sur le champ de bataille de Manassas; son grand-père dont elle avait une vague souvenance et qui l'amenait, toute petite, sur le pommeau de sa selle, à travers champs; il y avait là aussi son oncle Edouard qui ne manquait jamais chaque soir d'Opéra de venir de Jefferson dans sa grande berline tirée à quatre chevaux; et voilà que le souvenir de cette berline lui revenait, et des soupers qu'on faisait, assis sur les coussins, pendant qu'à chaque cahote-

ment les assiettes tombaient, aux grands éclats de rire des invités; et ainsi les vagues et chers fantômes surgissaient: c'était Georges son cousin, qui vivait à Paris; Edmond, grand chasseur et fameux Nemrod; Alfred, qui avait les plus beaux chevaux de la côte; tout ce monde de jadis, grands messieurs et dames qui savaient jouir de la vie et en goûtaient tous les fastes et les splendeurs. Mais voilà que soudain un visage apparaissait, et, à sa vue, le cœur de tante Louise tressaillait. C'était bien lui qui venait vers elle, lui, si bon et si aimé. Oh! elle se rappelait comme si c'était hier: le printemps venait d'éclore, et ils étaient tous deux sur la galerie de la vieille maison de plantation, à l'heure où les grands magnolias laissaient traîner dans l'air leurs parfums capiteux, les glycines balançaient sous la brise tiède leurs fraîches grappes mauves, et les jasmins alternaient, avec les orangers, leurs bouffées de parfums enivrants dans une litanie d'amour. Il était venu, par un soir de baisers et d'ivresses, lui dire un suprême adieu....La patrie l'appelait, il avait obéi, et son uniforme gris de Confédéré se noyait dans la pénombre de la galerie. Tante Louise se revoyait toute jeune dans sa robe blanche, sanglotant au fond de sa berceuse, abandonnant sa main au fiancé qui la couvrait de caresses. Le lendemain il partait pour la guerre, et tendrement ils s'étaient juré fidélité et amour. Hélas! elle ne devait plus le revoir. Mort sur le champ de gloire, on renvoyait à la triste

fiancée sa photographie trouvée sur le cœur du héros. De cette douleur profonde, tante Louise ne s'était jamais remise, et fidèle au tendre souvenir, elle nourrissait son âme de ce lointain passé.

Il se faisait tard quand tante Louise, humble et modeste, songea à rentrer; dans les allées coquillées les fleurs mouraient d'une agonie lente, les cierges s'inclinaient en versant leurs dernières larmes, et les tombes, sous leurs manteaux blancs, serraient les rangs, tristes et découragées par leur réveil d'un jour. Elle s'en retournait pourtant, la joie dans le cœur; une bénédiction céleste inondait son âme d'une onction divine; son regard brillait d'un bonheur indicible; elle, tante Louise, si timide et modeste, si effacée et tranquille dans sa petite robe de soie noire, avait vécu une heure de gloire et de rayonnement.

Cependant tante Louise n'est pas seule dans son humble personnalité. Quoique, dans la grande marche des événements, dans le bruyant spectacle des guerres sanglantes et des gouvernements écroulés, dans le panorama des communautés qui surgissent et se reforment après une lutte atroce, il n'y ait guère place pour les victimes innocentes, pour les héroïnes du devoir, pour l'être qui prend sa part, si petite et humble qu'elle soit; toutefois tante Louise nous la représente, cette personnalité touchante, ce dévouement aveugle, cette tendresse sans bornes et cette volonté opiniâtre, qui distinguèrent la Femme Louisianaise après la grande guerre. Nous connaissons tous tante Louise; elle est parmi nous, mais,

hélas, nous ne l'apprécions pas encore à sa juste valeur, et nous ne savons encore mesurer la hauteur de ses vertus sublimes.

Oh, femmes de l'histoire, femmes fortes et courageuses, qui trônez dans le Valhalla de la gloire; Làcédémoniennes, Spartiates, Romaines à la voix courroucée, Gauloises à la chevelure d'or, femmes des républiques, femmes qui vous battiez sur la brèche, Espagnoles luttant avec le Maure, femmes hardies et patriotes, femmes françaises qui saviez donner le baiser suprême à vos fils au son déchirant du clairon en marche, femmes lombardes qui montiez à l'assaut, Alsaciennes qui ramassiez le fusil du soldat blessé, femmes de dévouement inébranlable, de courage héroïque et de vertus civiques, femmes de sacrifice, mères s'immolant pour la patrie, faites place; laissez passer; car, lentement, à petits pas, sous sa robe de soie noire, avec son petit chapeau et son fichu blanc, tante Louise s'avance, modeste et résignée. Ah, elle ne vous gênera pas, soyez sûres; elle ne connaît même pas son mérite; elle a souffert par devoir, elle s'est dévouée noblement. Mais le jour viendra, qu'un romancier à la parole hardie, au geste assuré, la fera revivre en consacrant sa mémoire; un jour viendra, qu'un poète touchera la lyre mélodieuse en chantant ses vertus, tandis que sur elle tomberont à jamais les fleurs du regret de sa patrie reconnaissante, et l'astre de la gloire fera briller sur son front le sceau de l'immortalité.

U. Marinoni, Jr.

LA COMÉDIE FRANÇAISE.

"Le théâtre est le point frontière de la civilisation et de l'art. Au théâtre le poète et la multitude se regardent; quelquefois ils se touchent, quelquefois ils s'affrontent, quelquefois ils se mêlent; mélange fécond! D'un côté la foule, de l'autre un esprit! Ce quelquechose de la foule qui entre dans un esprit, ce quelquechose d'un esprit qui entre dans une foule, c'est l'art dramatique tout entier." (Victor Hugo.)

Ecrire un essai sur la Comédie Française, condenser en quelques lignes l'évolution dramatique en France depuis Corneille jusqu'à Rostand, n'est pas chose facile. Cela ressemble un peu au tour de force de ce quidam qui voulait faire tenir la Seine dans une bouteille.

Cela rappelle aussi ce conte des Mille et Une Nuits où l'on voit un génie de cent coudées enfermé dans un petit vase d'airain. Il est vrai, que pour ce faire, il était passé à l'état de fumée, ce qui rendait le procédé plus facile.

Espérons que j'aurai le bonheur de vous offrir autre chose que de la fumée et que ma prose se condensera non en un colosse effrayant, mais en un récit intéressant qui vous fera passer un quart d'heure agréable en l'écoutant.

Et d'abord, il sera utile de jeter en arrière un coup d'œil sur les origines du Théâtre Français.

Lorsqu'on est arrivé au sommet de la montagne,

on aime à contempler le panorama varié par lequel on a passé.

Tout commencement est difficile; pour le Théâtre Français la montée fut rude!

Nous pouvons à peine nous faire une idée, nous autres modernes, adorateurs de tout ce qui touche à l'art dramatique, respectueux admirateurs des hommes et des femmes de talent dans lesquels il s'incarne, de l'hostilité universelle contre les comédiens, et surtout les comédiennes, au 16e et 17e siècles. On allait jusqu'à leur refuser l'hospitalité funèbre des cimetières. Une pauvre comédienne se vit, après sa mort, chassée loin d'une sépulture bénite par un curé fanatique.

Pourtant ces comédiens exilés loin d'une dernière et sainte retraite, étaient bons catholiques et conservaient un respect inébranlable pour la religion. Beaucoup d'entre eux étaient mariés, et Mlle Beauval poussa l'abnégation et le respect des lois de l'église jusqu'à donner vingt-huit enfants à son mari et à l'état.

Nos sens habitués au luxe des décors modernes ne sauraient comprendre la pauvreté et la mesquinerie de la mise-en-scène dans laquelle se déroula l'exquise et profonde pensée de Corneille, de Racine et de Molière.

Voyons ce curieux registre à la Bibliothèque Nationale ayant pour titre: Mémoires de plusieurs décorations qui servent aux pièces contenues dans ce volume.

Le Cid—Le théâtre est un palais à volonté; il faut un fauteuil pour le roi.

Horace—Le théâtre est un palais à volonté; au cinquième acte un fauteuil.

Vous voyez que c'est simple.....L'énumération continue ainsi pour toutes les pièces du répertoire. Je vous épargne la mise-en-scène du "Malade Imaginaire" et de "M. de Pourceaugnac."

Un compte de dépenses des répétitions du "Malade Imaginaire" sera utile si l'on veut se faire une idée exacte de l'économie extrême pratiquée en cet âge d'or du théâtre par Messieurs les Comédiens du Roi, du grand Louis XIV, monarque extravagant et fastueux s'il en fut jamais, qui fit jaillir à prix d'or des fontaines sur l'aride plateau de Marly, mais qui ne faisait certes pas jaillir le pactole sur la scène française.

Pourtant, ne lui reprochons rien, car ce prince éclairé, d'un goût sûr en art, fut le protecteur et le fondateur de la première scène française.

Frais du Malade Imaginaire.

Dépenses ordinaires et extraordinaires: 55 livres.

Décorateur et concierge: 7 livres 10 sols.

Vin de la répétition: 100 livres.

Pain de la répétition: 86 livres.

Vingt-et-une paires d'escarpins pour seize danseurs, trois musiciens et deux sauteurs, à trois livres la paire: 63 livres.

Trente-trois paires de gants pour les musiciens et les danseurs, à 12 sous la paire: 19 livres 16 sous.

Au nommé Louis Hugo, menuisier, pour cinq jours de travail à raison de 40 sous par jour : 10 livres.
A M. Desgrieux, pour 36 paires de bas de soie : 365 livres.
Pour affiches extraordinaires et le barbier : 4 livres.
Pour supplément à l'habit de M. Lathorillière : 6 francs.
Bois, braise à Morisset, à Pierrot, à la Crosnier pour enlever les neiges : 9 livres.
Chandelle des religieux : 1 livre.
Aux soldats : 8 livres.
A. M. Prévost, chandelier, qui a fourni 84 livres de chandelles pour les répétitions, à 7 sous la livre, selon son mémoire, quittance : 29 livres.

Remarquons que la livre équivaut à un franc.

Le premier acte de Cyrano nous donne une peinture fidèle de la scène et de la salle sous Louis XIII et Louis XIV.

Nous voilà à l'Hôtel de Bourgogne. Voyez la scène envahie par les petits Marquis. Une balustrade, en demi-cercle, sépare le parterre de la scène et laisse à peine un étroit espace aux acteurs.

On comprend alors la règle des unités ; on comprend la simplicité des décors, le nombre restreint des acteurs. Il n'y avait pas de place pour de grands effets. Puis, quelle gêne pour les acteurs ! Voyez-vous deux amants échangeant des serments, deux conspirateurs manigançant une trahison, au milieu d'une foule parfumée et bruyante de petits-maîtres

qui veulent à tout prix attirer l'attention sur leurs faits et gestes.

Avant la mort de Molière, il y avait à Paris trois théâtres : celui du Marais, dirigé par Mondory, qui introduisit les pièces du grand Corneille ; celui de Molière, ou l'on jouait ses pièces ; l'Hôtel de Bourgogne, dirigé par Montfleury qui vendit sa charge et ses costumes à Baron pour vingt mille francs. Les comédiens italiens alternaient avec les comédiens du roi à l'Hôtel de Bourgogne, situé à l'angle de la rue Mauconseil et de la rue Française.

L'Hôtel de Bourgogne était le plus huppé des trois ; on y jouait la tragédie, la comédie étant alors considérée inférieure.

À la Judith de Boyer (intitulée la pièce aux mouchoirs) deux cents dames de qualité occupaient des sièges sur la scène. Chacune d'elles avait sur les genoux un petit carré de mousseline brodée tout prêt à essuyer les larmes qui coulaient de ses beaux yeux attristés par l'éloquence de Boyer. On pleurait . . . il était interdit de se moucher, vu l'exiguïté du délicieux mouchoir.

Puis, une grande dame pleure à volonté, ou plutôt laisse couler sur ses joues de rose quelques perles liquides ; cela suffit pour prouver qu'elle est sensible aux beautés littéraires.

On dit que Boyer exultait devant ces larmes et s'écria en secouant le poing sous un nez imaginaire : "Ah ! Mons. de Racine, Mons. de Racine, je vous tiens enfin !"

Le Marquis de Livry menait avec lui un chien danois auquel il faisait faire des tours pendant la représentation.

Quelle bonne aubaine pour les artistes et les spectateurs!

Un certain marquis menait grand bruit peignant ses longues boucles, interpellant ses amis. Quelqu'un lui dit: "Croyez-vous que nous payons 15 sols pour vous voir peigner votre perruque, prendre votre tabac et faire votre carrousel sur le théâtre? Que ne vous mettez-vous dans une loge?"

"Moi dans les loges," répond le Marquis, "Oh! je vous baise les mains. Je n'entends pas la comédie dans une loge comme un sansonnet dans une cage. Je veux, mordi, qu'on me voie de la tête aux pieds, et je ne donne mon écu que pour rouler pendant les entr'actes et voltiger autour des actrices."

Si les marquis s'étalaient à leur aise sur la scène, le pauvre parterre, lui, restait debout. Ce ne fut que sous Louis XVI, alors que la comédie jouait à l'Odéon, qu'on lui permit de s'asseoir. Un siècle debout! Décidément le Parterre avait les jarrets solides.

On trouve dans une comédie italienne un dialogue entre Arlequin et Mezzetin qui représentait le Parterre. Arlequin dit à Mezzetin:

Prends un siège, Parterre, prends et sur toute chose
N'écoute pas la brigue en jugeant notre cause,
Prête, sans nous troubler, l'oreille à nos discours,
D'aucun coup de sifflet n'en interromps le cours.

Mezzetin repoussant le fauteuil, répond en prose: "Tu te moques, mon ami, je ne suis pas un juge à l'ordinaire, et de peur de m'endormir j'écoute debout."

Il ne faut pas oublier la gentille distributrice qui présidait au buffet. On y trouvait en été des boissons glacées, des bonbons, des citrons. En hiver, du rossoli, du rivesalte et d'autres douceurs propres à réchauffer et à réconforter l'estomac.

Le rossoli était fait avec du vin d'Espagne où l'on avait fait infuser: anis, fenouil, anet, chervis, semence de carotte, coriandre, le tout sucré avec du sucre candi dissous dans de l'eau de camomille.

Sa Majesté Louis XIV absorbait tous les soirs en se couchant une bonne quantité de rossoli. Sans doute pour aider à la digestion des repas énormes qu'il dévorait trois fois par jour.

L'éclairage de la scène était insuffisant et les acteurs se démenaient à l'obscure clarté qui tombait d'un lustre parsemé de douteuses chandelles, tandis qu'une ou deux lampes fumeuses aidaient à dissiper les ténèbres.

Malgré cela, la muse comique, alerte, fière, pas bégueule, gracieuse, pimpante, s'en allait son petit bonhomme de chemin, ouvrant la porte aux gens de bonne volonté; flagellant les vices et les travers de l'humanité.

Cette muse, grâce à la fréquentation de sa sœur italienne, avait mis du movement et de l'entrain dans ses discours. Elle ne se préoccupait pas de

l'état d'âme de ses personnages. Elle voulait tenir un miroir sous les yeux du genre humain où celui-ci se retrouverait tel qu'il était sans complication de psychologie, d'énigmes morales.

Pour cette petite muse effrontée, un chat était un chat. Elle ne risquait pas un œil mais ouvrait bien grandes ces deux fenêtres de l'âme pour fouiller au fond du cœur des hommes et leur dire: ‘‘Te voilà, qu'en penses-tu? Si la vérité te blesse, j'en suis fâchée, mais je n'ai pas l'habitude de mettre des gants pour parler aux hommes.''

Cette muse sémillante, véridique, en qui s'incarne le génie de la France entière de l'époque, c'est Molière qui l'a évoquée.

Ce grand homme, chez qui l'intensité de la pensée se traduisait par un silence distrait, pris par les gens superficiels comme indice de peu d'intelligence, était peut-être attristé par une trop grande connaissance du cœur humain.

Les maladies de l'âme sont souvent plus répugnantes que celles du corps, et le penseur est aussi sombre devant les plaies morales que le médecin devant un cas désespéré.

Si Molière incarne la muse comique, pénétrante, spirituelle, on peut, sans crainte de se tromper, prendre comme type de la muse tragique, pathétique et passionnée, Racine.

Ses faiblesses, sa nature rêveuse éprise du beau sous toutes ses formes, le rendaient éminemment

propre à traduire dans un langage noble et pur les passions qui agitent l'âme.

Disons la passion, car pour Racine il n'en existe qu'une....l'amour.

Il va le chercher dans l'antiquité. Ses héroïnes portent les souples vêtements aimés des Muses et soupirent leur tendresse dans des vers harmonieux dignes d'Homère et de Virgile.

Dans Phèdre, il atteint le sublime, et jamais il ne déroge, mais reste toujours le maître incomparable et incontesté de la langue française.

En France, on adore sa mémoire. A la Ferté-Milon, sa ville natale, on a célébré des fêtes en son honneur. On lui a élevé une charmante statue, Racine enfant; on y montre la maison qui abrita sa jeunesse.

La famille du poète était très pieuse, et lui-même, après avoir goûté avec entrain au fruit défendu, revint à la pratique de toutes les vertus.

Il fut bon père, bon époux; c'est dommage que pour obtenir ce résultat il se crut obligé d'abandonner l'art dramatique. Il paraît qu'on ne peut cultiver à la fois les vertus domestiques et le théâtre. Du moins Racine le croyait, car, excepté Esther et Athalie, il n'écrivit plus de tragédies après Phèdre.

Molière guida les premiers pas de Racine, Boileau fut son mentor; avec de tels guides il ne pouvait s'égarer.

En 1680, la Comédie Française prit naissance par un décret royal qui unissait les deux troupes

de l'Hôtel de Bourgogne et de l'Hôtel Guénegaud sous le nom de troupe des Comédiens du Roi.

Plus tard, les Comédiens du Roi achetèrent un immeuble rue de la Vieille Comédie, et c'est là qu'ils prirent le nom de Comédie Française.

On a souvent appelé le Théâtre Français la Maison de Molière, quoique celui-ci mourût avant l'organisation définitive de la comédie. Sa grande ombre plane sur l'édifice et ses pièces tiennent toujours le répertoire avec honneur, quelques changements que les mœurs et le temps puissent apporter dans le goût du public.

C'est que le génie est de tous les siècles, que l'humanité au fond reste la même sous un masque différent. Quelqu'un a dit: "Grattez le Russe, vous trouverez le Cosaque." On peut ajouter: "Grattez l'homme, vous trouverez le même animal dont le grand-père a croqué la pomme sous les ombrages de l'Eden."

Donc sa Majesté Louis XIV, de son camp de Charleville, oubliant Mars un moment pour songer aux Muses, dicta au duc de Créqui les articles de la constitution du nouveau théâtre. Sa Majesté était de trop bonne maison pour connaître l'orthographe, mais il tenait assez bien la plume pour signer un acte, et ce nom magique: "Louis," était plus éloquent que le plus beau discours.

Un siècle plus tard, Napoléon écrivit lui-même une nouvelle constitution pour la Comédie devenue Théâtre de l'Impératrice. Napoléon donna une sub-

vention de quatre cent mille francs sur sa cassette particulière. Louis XIV avait donné douze mille.

Louis signa son décret sous sa tente; Napoléon au Kremlin, la veille de l'incendie de Moscou.

Ce rapprochement me semble assez intéressant pour être mentionné.

Nous pouvons nous étonner de l'énorme différence entre les 12,000 francs de Louis XIV et les quatre cent mille francs de Napoléon; le luxe de mise-en-scène des temps modernes et la simplicité de l'époque de Molière, expliquent l'une et l'autre.

Sous Louis XIV les comédiens divisaient les recettes tous les soirs. Aussitôt le théâtre fermé, le secrétaire, le contrôleur et le trésorier recevaient du receveur l'argent. Après l'avoir compté, on prélevait les frais journaliers, on acquittait peu à peu une dette; ce qui restait était partagé entre les artistes.

A cette époque aussi commença le paiement d'une pension aux acteurs hors de service. Béjart, le père de la célèbre comédienne, fut le premier à en profiter.

Il faut passer rapidement sur les vicissitudes de la Comédie, délogée de ses pénates par le Collège des Quatre Nations, persécutée par les curés et les bourgeois. C'est amusant, mais il ne faut pas oublier que le cadre est restreint et qu'un tableau de plusieurs mètres ne saurait tenir dans un cadre à miniature.

On ne peut négliger de constater l'influence de

Lekain, Talma et Clairon sur le costume au théâtre.

Pendant un long temps il était d'usage que les actrices fussent habillées en paniers et falbalas, avec accompagnement de plumes, de fard, de mouches assassines, etc., quelques personnages qu'elles dussent représenter. Iphigénie et Clytemnestre ainsi costumées devaient être étonnantes.

Quant aux hommes, ils arboraient un casque orné de plumes rouges, et c'était curieux de voir un martyr enlever son casque pour prier.

Cinna agitait le sien en disant:

"Et, sa tête à la main, demandant son salaire."

Lorsque Clairon parut en costume grec dans le rôle d'Eriphile avec des chaînes aux poignets, ce fut un délire; on se sentait dans la vérité.

Lekain fut le premier qui sentit la nécessité de faire un tout harmonieux, de rester fidèle à la vérité historique dans les costumes comme dans les décors.

Il commença par se débarrasser des volumineuses perruques sous lesquelles disparaissaient les têtes des héros antiques ou modernes. C'était un grand artiste que Lekain. Voltaire l'avait pressenti: et, malgré un physique presque repoussant, il sut dominer et fasciner le public.

Cependant, il ne fit que montrer la voie, et ce fut Talma qui acheva la réforme.

Talma étudia les médailles antiques et parut en costume romain. Fait étrange, les artistes mirent plus d'obstacles à ce grand mouvement que le public.

Ce bon public! Il ouvrit de grands yeux, dit: "C'est bien, mais cela pourrait être une erreur." Enfin! les bourgeois avaient pris cette attitude qualifiée par les Américains: "On the fence." La beauté de Clairon, le talent de Talma, son prestige, le décidèrent à sauter du bon côté.

Dorénavant Grecs et Romains se montrèrent sous leurs vraies couleurs, et le théâtre fut ce qu'il doit être: une école historique, un kaléidoscope, où la jeunesse retrouvait de vraies images du temps passé et non des poupées enguirlandées, empanachées, contraires à la tradition et à la vie réelle.

Après être restés douze ans aux Tuileries, Messieurs les Comédiens du Roi inaugurèrent la salle qui fut depuis l'Odéon. C'est là que le torrent révolutionnaire les trouva. Pauvres artistes! Pauvres cigales! vous aviez chanté; voilà qu'il vous faut danser une étrange danse.

Encore un peu, l'échafaud réclamait cette proie illustre; un subterfuge les sauva.

Alors la pauvre Comédie eut une existence précaire. Talma et quelques-uns des meilleurs artistes s'en furent jouer au Théâtre de la Nation (Palais Royal). Ce noyau fut le germe du Théâtre Français moderne.

Talma s'était lié d'amitié avec Napoléon alors que celui-ci n'était que premier consul. Ce grand homme protégea la Comédie; il n'était pas musicien, ne pouvait fredonner un air sans donner la chair de poule à son entourage. Aussi, disait-il: "Le

Théâtre Français est la gloire de la France, l'opéra n'en est que la vanité.'' Lorsqu'il devint empereur le bruit courut que Talma lui avait montré à jouer ce rôle. Napoléon était ravi. ''Je dois joliment bien représenter, disait-il, puisque l'on croit que Talma me donne des leçons!''

L'acquisition d'un immeuble, une dépendance du Palais Royal, achetée à la famille d'Orléans, vint mettre un terme aux vagabondages de la Comédie. C'est là que nous la trouvons aujourd'hui, glorieuse et forte, toujours fidèle aux vieux classiques, mais ouvrant la porte aux pièces nouvelles.

Un peu trop facilement pensent les Parisiens encore fanatiques des vieux chefs-d'œuvre qui furent la fondation de la gloire moderne.

Je me suis oubliée en chemin à ces mille détails qui peuplent l'antichambre de la Comédie. Il ne me reste que peu d'espace pour noter les transformations de la scène moderne, les évolutions du génie dramatique devenu, de nos jours, un avocat, un discoureur, un pédagogue étudiant la vie réelle au point de vue psychologique.

La Muse de Molière peignait les hommes sans prétendre réformer, ni prêcher; la Muse moderne soutient des thèses, montre des états d'âme en peine, un état social à corriger.

Elle s'en prend surtout au mariage, dont elle fait un tableau si sombre que plus d'une femme hésite à se mettre dans une pareille galère. Puis ce sont des attendrissements malsains, presque

comiques. Les deux époux, après diverses frasques, en viennent à la conclusion qu'il vaut mieux patienter encore; on se pardonne, on s'embrasse. Cela peut se résumer ainsi: "Allons! je ne vaux rien, tu ne vaux pas grand'chose....embrassons-nous."

La Comédie a eu l'honneur d'inaugurer le romantisme en jouant "Hernani;" nous connaissons tous la mémorable soirée où ce drame palpitant fut présenté aux Parisiens. C'était en 1830, le ban et l'arrière-ban de la bohème littéraire s'y trouva. On se bouscula, on cria; le soirée fut orageuse et mémorable.

Le romantisme triompha et tint longtemps le haut du pavé. La scène française était devenue sombre. Les duels, les assassinats, les enlèvements firent fureur.

Connaissez-vous la recette pour élaborer un drame de cette école? Il faut une dague, une épée, un manteau couleur de muraille, une fiole ou une bague contenant un poison violent, un bandeau pour aveugler les victimes; surtout, il faut une échelle de soie pour les princes, de corde pour le vulgaire. Ajoutez à cela de l'amour, et des plus violents, une bonne dose de haine, une jeune fille persécutée, un jeune homme un peu bandit, un monarque bon enfant, un vieillard amoureux et intransigeant, et vous aurez un drame romantique de toute beauté, vous aurez . . . "Hernani."

Mlle Mars, alors dans tout l'éclat de son talent

et de sa beauté, créa le rôle de Dona Sol, non sans donner beaucoup de fil à retordre au jeune auteur.

Cette actrice fine, spirituelle, capricieuse, était très adulée, très fêtée. Elle soupirait en regardant ses bijoux et disait d'un air moitié figue, moitié raisin: "Ah, si ces pierres pouvaient parler!"

Heureusement, peut-être, elles furent muettes.

On ne sait trop à quelle époque placer Dumas fils et Augier; je crois que 1852 est la date à choisir. Il y eut en ce moment une ardeur de savoir, une soif de travail compensant l'ardeur à jouir et la frénésie du luxe.

L'Empereur Napoléon III encouragea les arts. Octave Feuillet était un des commensaux de l'impératrice, et ses pièces toutes de grâce et de distinction devaient tenter des amateurs d'un rang élevé.

Musset aussi prend place à cette époque avec ses comédies d'une allure si fantastique où des personnages de rêve parlent amour et se meuvent dans des pays faits pour eux, où jamais vaisseau réel n'aborda.

Dumas fils a été le grand précurseur de la scène moderne. C'est lui qui nous a affranchis des marionnettes de Scribe.

Il s'est emparé du théâtre et l'a transformé. Quel style! quelle profondeur! quel esprit! Ses dialogues sont étincelants.

On remarque plusieurs phases dans le talent de Dumas. Au début, il nous peint sa jeunesse, sur-

tout dans la "Dame aux Camélias." "Le Père Prodigue" nous montre son père, ce terrible père, dont il disait: "C'est un grand enfant que j'ai eu quand j'étais tout petit."

La seconde manière de Dumas est analytique; il voit des plaies sociales et tâche de les panser. Il veut surtout sauver et relever la femme qui, par imprudence ou par faiblesse, s'est laissé entraîner loin du sentier étroit de la vertu. Celle-ci est digne de pitié; il faut l'aider. Types: Denise, Francillon.

Il y en a une autre, par exemple, pour laquelle il sera sans pitié. C'est la Femme de Claude, c'est Iza dans l'Affaire Clémenceau. Ces créatures-là, en effet, sont dangereuses. D'une séduction, d'une perversité sans égales, elles tournent la tête aux hommes et les dévorent comme les chats dévorent les souris. Alors la pauvre victime n'a qu'une ressource, détruire cette bête venimeuse. Le poignard, les armes à feu viennent au secours des Josephs modernes, et la pauvre Mme Putiphar est expédiée, sans autre forme de procès, dans un monde meilleur.

Ah! mais c'est un terrible moraliste que Dumas! Etait-il aussi sévère pour lui-même que pour les pauvres névrosées qu'il tue si facilement!

"That is the question!"

Emile Augier, A. Dumas fils, Victorien Sardou, Théodore Barrière, Henri Meilhac, rivalisent d'audace et de génie. On trouve dans leurs pièces toutes les hardiesses du théâtre libre présentées avec tout

le tact et la décence qui manquent aux novateurs du théâtre ultra-moderne.

Leur maître à tous est Dumas fils, profond, spirituel, incomparable. Sardou est prodigieux dans l'art de nouer une intrigue et de la dérouler. Ce n'est pas un penseur; il ne se soucie pas de thèses. Il intéresse, il amuse; c'est un prestidigitateur de génie.

Henri Meilhac excelle à croquer d'un crayon fin des scènes parisiennes. Barrière a créé un type: Desgenais. Il a du génie. Emile Augier occupe une place honorable près de Dumas.

Après la déroute du romantisme il y eut trève, Puis le Naturalisme tenta de s'implanter au théâtre. Lui aussi essuya une défaite complète.

Alors nous eûmes la comédie rosse, sans vergogne, où les principes semblent se tenir la tête en bas dans un état de culbute perpétuelle.

Et maintenant....Ah! maintenant, c'est une débandade générale. On se demande où veulent en venir les auteurs modernes!

Voyez Henri Bataille dans "La Vierge Folle," drame écrit avec un talent et une virtuosité incomparables. On palpite depuis la première scène jusqu'à la dernière: Mais après? On se demande quelle est l'utilité d'une pareille production.

Quand on a dûment constaté que Diane est bien une vierge folle sans la moindre goutte d'huile dans sa lampe, qu'Armaury est un vil séducteur, on ne voit aucun résultat, aucune victoire possible pour le bien public et la morale.

D'aucuns vous disent que ces pièces font aimer la vertu parce que le vice y est toujours puni. Oui; mais beaucoup d'exaltées aimeraient mieux mourir d'amour comme Diane que vivre d'une petite existence bourgeoisement mesquine.

"Je la veux courte, mais belle," me disait un littérateur distingué.

Ce répertoire moderne, sans pudeur, sans restrictions aucunes, avec des audaces inouïes, n'est pas fait pour élever l'âme ni purifier le cœur.

Que d'auteurs dramatiques d'un incontestable talent brillent aujourd'hui en France. C'est Miguel Zamacoïs, exquis dans "Les Bouffons;" Richepin, superbe d'allure et d'éloquence dans "Le Chemineau," dans "Par le Glaive;" Henri Lavedan, le plus spirituel des auteurs; Maurice Donnay, l'avocat des hommes; Paul Hervieu, l'ami des femmes. Puis le grand charmeur Rostand, qui raviva le drame lyrique dans Cyrano et donna aux Français "Les Romanesques," délicieuse idylle où les vers les plus harmonieux servent de cadre à un scenario idéal.

Paul Adam se fait remarquer par la force du style et des idées.

Il est d'assez bon air maintenant de transporter sur la scène française les chefs-d'œuvre des auteurs étrangers. On n'appelle pas cela une traduction, mais une transposition. Ainsi Jean Richepin a transposé "La Beffa," drame italien de M. Sem Benelli.

Un autre a fait la même opération pour le "Jules César" de Shakespeare; de même qu'on a adapté "L'Œdipe à Colonne" pour la Comédie Française.

Après avoir répété qu'il est impossible d'avoir plus de finesse et de talent que les auteurs dramatique modernes, après avoir regretté que ce talent ne serve bien souvent qu'à mettre en vedette des

axiomes d'une moralité plus que douteuse, disons qu'en ce monde qui n'est que l'A. B. C. où l'âme apprend à épeler sa future destinée, il vaudrait mieux pleurer que rire des choses qu'on devrait respecter.

Alfred de Musset a compris cette vérité lorsqu'il disait :

Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Terminons par cette pensée de Racine : la comédie est universelle, la tragédie est une comédie que les passions humaines changent en drame.

Mme Aimée Beugnot.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

Concours de 1910-1911.

PROGRAMME.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours :

Le Journalisme Français en Louisiane,
Son Histoire, Son Influence.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au ler mars 1911 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur recevra une médaille d'or et un prix de $50.00 en espèces, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le secrétaire perpétuel,

BUSSIÈRE ROUEN,

P. O. Box 725. Nouvelle-Orléans.